

Visite à Sainte Marie

Par Paul Blanchot
Nice, le 20/10/2014

Mots,
Ténébreux mort-vivants de l'âme,
Vous qui péchiez par
Orgueil, Avarice,
Envie, Colère,
Luxure, Gourmandise,
Et Paresse,
Ne vous a-t-on trouvé pire
Dans l'inqualifiable ?

Le matin était encore loin, et l'intérieur de l'hôpital Sainte Marie baignait dans l'obscurité.

Au cinquième étage, dédié aux patients en soins psychologiques lourds, deux très longs couloirs se croisaient à la perpendiculaire, formant un T. Seul un rayon de lumière filtra sous une porte, sans qu'aucun bruit ne s'entende. Les aides-soignants devaient dormir.

Le long des couloirs, de grandes fenêtres se succédaient, fermées de grilles. En jetant un œil à l'extérieur, on aurait aperçu les abords de l'hôpital : un parking, des jardins et un haut mur d'enceinte, éclairés par quelques lampadaires. Au-delà, le lit d'un fleuve, le Peillon, serpentait en s'éloignant à travers la ville. À cette époque de l'année, c'était une longue étendue desséchée, profonde et large d'une centaine de mètres. Polies par le passage de l'eau en période pluvieuse, les pierres blanches reflétaient l'éclat des éclairages nocturnes. À cet endroit, on se trouvait le long des voies d'accès à Nice, à la jonction de plusieurs quartiers périphériques de la capitale azurée, quartiers que certains n'auraient pas hésité à qualifier de « défavorisés ».

Un bref regard, le temps d'englober ce paysage nocturne. Bien insuffisant pour oublier les grilles et les fenêtres verrouillées. Sainte Marie gardait ses hôtes, bien à l'abri du monde extérieur.

L'extrémité du plus long couloir disparaissait dans une zone d'ombre, éloignée des dernières fenêtres. Les cellules d'isolement s'y trouvaient cantonnées : un sas d'accès puis, trois pièces. Une en face, deux sur les côtés.

Un cri retentit depuis l'une d'entre elles, à gauche, et dans ce cri toutes les plaies du monde se trouvaient réunies : la douleur, la haine, l'injustice. C'était le hurlement d'une femme... ramenée à moins qu'un animal. Une autre porte blindée, dans laquelle une petite vitre permettait de jeter un œil sur le patient, surtout avant d'entrer. La cellule d'isolement était dépourvue de tout. Le sol était recouvert d'un plastique épais, matelassé, qui s'élevait également le long des murs, jusqu'à deux mètres. Au-dessus, ils étaient blancs. Nus. Au centre de la pièce, un unique bloc en mousse dure, d'un mètre de haut, constitué curieusement d'une pente inclinée, servait à la fois de lit et de mobilier.

La femme était étendue dessus, tirant par moment sur le drap, dont la force de gravité cherchait à la délester. Deux lucarnes brillaient au plus haut de la pièce, fermées de grilles épaisses, au cas où quelqu'un serait parvenu à grimper au mur lisse, jusque-là.

On l'appelait, Mylène. À une époque.

Elle semblait sans âge. Les années étaient passées sans paraître la toucher. Une femme mure. Qui s'était toujours crue honnête et respectable. Une de ses personnes qu'on aime rencontrer au quotidien, car leur présence est agréable. Et jamais dérangeante.

Elle poussa un nouveau cri droit, devant elle, une plainte insoutenable, la tête tendue en avant, les poings serrés à se les faire exploser. Soudain, elle se précipita du haut de sa couche, d'un mouvement, et courut de toutes ses forces vers la porte. Elle hurla en percutant la surface rembourrée, et son cri se coupa au milieu, alors qu'elle rebondissait en arrière. Sans blessure. Elle s'écroula au sol, resta les jambes arquées, les mains ouvertes, ses longs cheveux défaits emmêlés autour de son visage, la respiration forte comme après une longue course.

N'importe qui d'un peu conscient aurait eu envie de lui dire que ça ne servait à rien. Ses cris disparaissaient dans le couloir sans troubler quiconque, sans altérer un instant la nuit. Ses charges étaient inutiles, lui offrant à peine quelques secondes de répit dans l'abrutissement.

- J'n'en ai rien à foutre, murmura Mylène, que ça serve à rien... pas ça l'important ! L'important... l'important, c'est continuer...

Et elle se releva. Son corps mince, décharné par des années d'emprisonnement psychiatrique, n'était que force brute et muscles tendus. Elle était un animal, un animal

torturé par sa cage, une pure bête d'instinct, refusant la loi des hommes et leur enfermement thérapeutique.

- Allez tous... souffla-t-elle encore, vous faire foutre !

Elle aurait pu crier des torrents d'insanités et d'injures, que ça n'aurait pas été assez fort. Les mots perdaient toute valeur, tout sens, dans cette cellule. Rien ne pouvait être plus puissant que la hargne totale qui jaillissait de sa gorge, de son ventre, de tout son être. Et fixant la porte, elle hurla encore, comme si cela avait pu la faire frémir dans ses gonds.

De toute la nuit, elle avait été incapable de dormir, alternant les tentatives de sombrer aux sursauts irrépessibles. Sans trouver de repos. En elle. Son crâne et ses pensées ? Un torrent de boue nauséuse. Immonde et exécration. Le visage du diable se moquait d'elle.

Une fois. Une seule fois, elle avait cru que le démon l'avait touchée ; et cela avait tout détruit en elle. Pendant des années, Mylène avait lutté, repoussant la folie, repoussant l'inconcevable ; elle conservait l'espoir fou de recommencer un jour à vivre normalement. Comme n'importe qui. Comme, lorsqu'on est innocent.

Elle écarquilla les yeux, fixant le plafond tout là-haut. Sa cellule était pire que l'enfer. Il n'y avait aucune vie dans cet endroit. Chaque centimètre en était aseptisé, matelassé, propre et jamais souillé, alors que rien n'était plus faux. Ça cachait juste la souffrance, l'insoutenable, sous des apparences d'hôpital policé.

Quelle horreur ! Quelle putain d'horreur ! Quelle merde incommensurable... de n'avoir aucun moyen d'y échapper.

Derrière les parois de sa cellule, éternel vis-à-vis, Mylène savait que les murs d'enceinte de l'hôpital se trouvaient tout proche. À deux cent mètres seulement. Elle y jetait un œil, à chaque fois qu'on la laissait sortir. Et le diable la toisait. Debout. Nu. Rouge. Comme lorsqu'il l'avait prise. Ricanant d'elle. Dressé au plus haut du mur d'enceinte.

Tout son corps s'arqua d'un coup et elle poussa un cri effrayant, de haine pure, maudissant ce malin. Un hurlement à couper le souffle, à faire sursauter les âmes chastes.

- C'est toi que je maudis ! murmura-t-elle au milieu d'un éclat de postillon. Tu ne me briseras pas ! Je détruirai ton œuvre. Tu peux me tenir enfermée, tu peux me torturer, tu finiras par perdre.

Et Mylène éclata en sanglot, se roulant par terre jusqu'au bas du matelas cubique. Elle mit un moment à se calmer, parvint à se limiter à un ou deux cris, impossibles à contenir. Allongée à même le sol, elle se dodelinait d'avant en arrière, comme on fait du berceau d'un bébé. Ses mains s'écartèrent de sur sa poitrine, et elle se revit dans ce qui avait été l'une des plus belles journées de sa vie. Elle était au lit nue comme au premier jour, contre elle, les deux petits corps roses de ses filles. Sandra. Cendrine. Deux petites jumelles ravissantes, dont la peau chaude et douce frottait contre elle. Elle serra les bras, rêvant de cette étreinte bienheureuse, souffrant de ne pouvoir la revivre à cet instant. Elles étaient innocentes, alors. Juste du bonheur. Pur.

Combien d'années avait-elle souffert à espérer avoir un enfant ?

Pendant plus de dix ans, elle s'était desséchée comme un bibelot dans sa maison. Femme au foyer inutile. Pendant plus de dix ans, elle avait vu son mari s'éloigner, pour ne pas voir qu'elle n'était qu'un être stérile, incapable de lui offrir une famille.

Le diable avait écouté ses suppliques. Au lieu d'une, il lui avait donné deux filles.

Est-ce que... est-ce que n'importe qui n'aurait pas vendu son âme au diable pour avoir contre lui ces deux petits êtres merveilleux ? Elle était sûre que oui ! Ça ne fait aucun doute, pensa-t-elle dans un sourire. Elle savait parfaitement que si c'était à refaire, elle le referait. Le tout, en

fait, était de ne pas se faire choper, de réussir à dessouder le drôle. Oui, c'était sûr, elle lui avait vendu son âme, mais avec la ferme intention de ne pas la lui laisser.

- Tu te crois fort ? murmura-t-elle. Je sortirai ! Un jour. Diable ou pas diable, je te ferai ta fête, tu peux me croire.

Mylène eut presque l'impression de l'entendre rire en retour.

La quinquagénaire fut assez forte pour résister à la tension de s'écrouler de pleurs. De peur. Ce rire provenait juste de la partie d'elle qui était devenue folle, à vivre au contact de ses deux filles, sans savoir laquelle des deux était maudite.

Sept heures du matin.

Les lumières s'allumèrent un peu partout à chaque étage de l'hôpital. Bien qu'il fasse encore nuit dehors, la vie reprenait son cours. Les aides-soignants s'apprêtaient à faire le tour des chambres pour réveiller les patients. On préparerait les médicaments, le petit-déjeuner. Les infirmiers arrivaient au compte-goutte ; et après eux, viendraient les psychiatres et les psychologues (tous de grands médecins, tout à fait sains d'esprit, merci pour eux !) pour peu qu'ils n'aient pas un cours de tennis, ce matin.

Les lumières brillaient à présent dans la cellule d'isolement. Mylène se hissa sur l'épais matelas en mousse. Elle avait besoin de dormir un peu, au cas où elle pourrait sortir dans le couloir. Même quelques minutes valaient mieux que rien. Plus question de crier, mais réussirait-elle à s'en empêcher ? La pauvre femme se recouvrit de son drap. Et plongea dans le sommeil.

Moins d'un quart d'heure plus tard, le sas d'accès aux trois cellules était déverrouillé. Il y eut beaucoup d'activités au-dehors. Une dizaine de personnes devaient s'être massés à l'extérieur : quatre ou cinq infirmiers, très baraqués, que l'on faisait venir d'un peu tous les services de l'hôpital à cette heure critique. D'autres hommes et femmes, d'une stature bien moins charpentée, afférés aux tâches quotidiennes d'infirmier ou d'aide-soignant.

- Café, madame Dalmasso ? lui demanda une voix féminine après que la petite vitre dans la porte se soit entrouverte.

Mylène se redressa, regarda le visage : « Qui était-ce Mireille, France ? » Elle se contenta d'un :

- Oui ! d'une voix endormie.

A trois reprises, pour chacune des cellules d'isolement, et de façon presque identique, le même schéma se reproduisit. On déverrouilla d'abord la porte, puis deux infirmiers plutôt costauds entrèrent et s'approchèrent de Mylène. Les autres suivirent, apportant qui les médicaments, qui une base en mousse, qui le plateau du petit déjeuner à poser sur la base, qui un petit plateau de médicament avec un verre d'eau. On fit rouler un appareil pour prendre la tension, et mesurer l'oxygène dans le sang. Quelqu'un alla ouvrir la deuxième porte à l'intérieur de la cellule, permettant d'accéder à un WC et une douche. Et tout ce monde s'agita partout en même temps.

- Vous avez bien dormi, Mme Dalmasso ?

- Il paraît qu'on vous a entendu crier toute la nuit ! Ça ne passe pas les cauchemars ?

Une voix masculine, très agréable et gentille :

- Le docteur a doublé votre dose. Il faut que vous arriviez à surmonter tout ça.

Comme un automate, Mylène prit les médicaments, avala les nombreuses pilules et les fit passer avec de l'eau.

- Petite baisse de tension, ce matin ! commenta un infirmier.

- Vous devriez être contente, Mme Dalmasso. C'est samedi, et votre fille viendra vous voir.

Mylène se figea. Sa fille. Elle baissa le regard vers le sol pour ne pas montrer sa joie.

- Alors, on a adapté vos doses, continuait d'expliquer l'aide-soignante. Si vous allez bien ce matin, le docteur vous laissera sortir pendant une heure.

Elle aurait béni le ciel et la terre, et les enfers avec.

Cendrine ! Ça devait être Cendrine car sa sœur n'était jamais venue la voir. Pas une fois. Evidemment qu'elle se tiendrait bien. Evidemment qu'elle ne ferait rien. Elle voulait la voir, son ange.

L'atroupement reflua hors de la cellule d'isolement. La porte se referma, les serrures tournèrent à plusieurs reprises. Et elle se retrouva seule avec son petit déjeuner : deux tartines de confiture, un bol en plastique avec du café. Le pain était frais, agréable. Le sucre des confitures, doux et gourmand. Mylène mangea avec appétit, buvant une gorgée entre chaque bouchée.

Puis elle se rallongea et s'endormit à nouveau, malgré l'inconfort du haut matelas incliné.

- Allez vous doucher, faites-vous belle ! lui dit la même aide-soignante en la réveillant.

À nouveau une troupe conséquente. On emportait les restes du petit déjeuner. Un pyjama propre vert pale l'attendait, plié par terre à l'entrée de la salle de bain. Elle ne dit rien et se rendormit, disparaissant de la surface du monde.

Cette fois-ci cela dura plusieurs heures, et elle se réveilla lorsque le rituel recommença, pour l'heure du déjeuner. Avec tous les médicaments pris le matin même, elle avait basculé dans un état semi-végétatif ; et de fait, l'équipe qui vint s'occuper d'elle était moins nombreuse. Toute action de sa part serait fortement amoindrie, voire complètement vaine, juste par l'effet des psychotropes.

Après avoir mangé, elle se traina aux toilettes... puis se mit nue et se doucha. L'eau était chaude, agréable sur sa peau. Elle resta longtemps sous le jet, enfonçant à plusieurs reprises, et avec difficulté, le lourd bouton pour faire couler l'eau. Une seule serviette lui avait été laissée. Elle se sécha, se rhabilla du pyjama propre.

Assise par terre, Mylène essaya de se préparer à l'entrevue. Ses pensées étaient longues à se former, comme dilatées dans le temps et l'espace. Les drogues réduisaient sa conscience à son plus simple élément, comme si elle dormait toute éveillée.

- Mme Dalmasso... Votre fille est là !

Mylène se leva. Le docteur était venu la voir, à un moment. Elle dormait. Elle n'y avait pas prêté attention. La sage-femme l'attendait avec l'un des infirmiers, un jeune homme, grand, avec un beau visage. Calme et souriant. « Éric », crut-elle se rappeler.

Les deux la guidèrent jusque dans la salle d'activités, à l'autre bout du cinquième étage. Un coin télé, en partie fermé par deux auvents, une petite salle pour les jeux de sociétés (et les activités d'arts-plastiques), un coin bibliothèque et un autre espace, détente.

Une jeune femme se leva d'un des sièges. Et Mylène eut un instant de panique. Cendrine avait déjà dix-neuf ans, la silhouette fine, de très longs cheveux blonds, soyeux, des yeux verts magnifiques, transperçant ; mais sur le moment, elle crût voir la forme se dédoubler, comme si Sandra avait été là aussi, dans son ombre.

L'instant de peur disparût, et le sourire sur le visage de Cendrine la frappa au cœur, manquant la faire pleurer, tout comme le cri qu'elle poussa en s'approchant :

- Oh, maman. Maman !

Et la salope la prit dans ses bras, et Mylène ne put retenir ses larmes. Même les médicaments ne pouvaient bloquer ce genre d'effusion. Autant les sentiments étaient cadencés, autant s'ils parvenaient à s'échapper, rien ne pouvait plus les arrêter.

- Excuse-moi ! lui dit Mylène. Excuse-moi !

- Oh, maman. Viens t'asseoir. Comme tu es belle, maman. Ça me manque tellement de ne pas venir te voir. Le médecin nous disait qu'on ne pouvait pas t'approcher.

Mylène se tordait les doigts, broyant ses mains l'une contre l'autre, marchant lentement à côté de sa fille, qui lui tenait le bras. Elle s'en voulait tellement.

- Viens t'asseoir ! lui dit Cendrine.

Toutes les deux se posèrent sur des sièges en plastique beige, à l'assise penchée en arrière. Au lieu de se caler au fond, elles restèrent sur l'avant du siège, serrées l'une à l'autre.

Près d'un mois plus tôt, Mylène leur avait fait une crise effroyable au cours d'une simple communication téléphonique. Elle avait injurié ses filles, crié qu'elles étaient possédées par le diable. Elle était devenue... hystérique. Cendrine avait essayé de la résonner, Sandra s'était jetée sur le combiné et avait raccroché ; tandis qu'à l'hôpital, on extrayait manu militari Mylène du bureau des aides-soignants, on la ceinturait à terre et lui faisait une injection.

Et pendant un mois, plus rien. Pas le droit de téléphoner. Évidement. Aucune visite. Rien d'autre que l'isolement.

Elle en sortait à peine... et vu la nuit qu'elle avait passée, ce n'était pas gagné.

- Tu vas bien ? osa demander Mylène.

- Oui ! répondit Cendrine. Ça va ! Alors attends, que s'est-il passé depuis la dernière fois : Sandra est très contente. Elle a commencé la fac de Droit depuis la rentrée universitaire, fin septembre. C'est lourd, me dit-elle. Il y a énormément de textes à apprendre. Mais elle a une mémoire photographique incroyable. Elle me récite des choses, je ne sais pas comment elle fait ! J'y comprends rien.

- Elle ne voulait pas venir avec toi ?

Cendrine détourna la tête, comme si elle avait dû retenir une remarque, une remarque comme on en aurait fait à une enfant. Mylène n'aurait pas dû dire ça ; mais parfois, elle espérait.... que les choses, comme par miracle, soient revenues à la normale, que ses deux filles viennent la voir ensemble. Elles étaient si belles toutes les deux.

- Maman, reprit Cendrine. Sandra ne viendra pas... Elle n'en serait pas capable. Tu as conscience de ce que tu lui as fait ? Un jour, il faudra bien le comprendre. Comment veux-tu t'en sortir, sinon ?

Mylène cligna des yeux, essaya de ne pas pleurer. Des images traumatisantes restaient présentes à son esprit. Sa colère et sa haine n'étaient jamais très loin, bien qu'elle fasse tout pour les réfréner. Et pendant quelques secondes, sa pensée bascula dans un autre monde : elle se retrouva au milieu des dunes, dans les Landes. Leur chien, Tossa, avait mordu Cendrine. La petite fille se tenait le bras de douleur. Les jumelles avaient six ans. Et Sandra... Sandra s'était acharnée à sauver sa sœur. Avec une pierre énorme, beaucoup trop lourde pour son âge, elle avait écrasé la tête de Tossa, et l'avait frappé encore, et encore. Et puis, se rendant compte de ce qu'elle avait fait, sa fille avait pris le chien ensanglanté et mort dans ses bras, s'excusant de son geste. En pleurs. La chienne de l'enfer ! Mylène avait compris toute la scène en un instant, alertée par les cris des enfants et les jappements de douleur du chien. Elle revoyait le coup de pied terrifiant qu'elle avait balancé dans la poitrine de Sandra. Elle lui avait cassé deux côtes, avant de... la ruer de coups.

Cendrine était parvenue à jeter sa mère au sol et à la calmer.

- A quatre reprises, maman, tu as failli la tuer ! Et pourtant, elle n'a cessé de t'aimer. A chaque fois, elle t'a pardonné. Tu es sa mère ! Mais elle ne viendra pas... tu ne la reverras pas.

- Je sais, dit Mylène lamentablement (au bord d'une nouvelle crise de larmes). Je n'aurais pas dû te poser la question.

- Elle va bien. Sandra. Elle sait que tu es malade. Le jour où tu sortiras, quand tu seras guérie, peut-être te pardonnera-t-elle, une nouvelle fois. Elle a un cœur immense, et tu restes sa maman. Elle... t'aime, malgré tout. Elle t'aime.

- Et... Sandra... Elle, te semble normale. Elle n'a rien fait de bizarre ?

- MAMAN ! la tança Cendrine. Non ! Elle n'a tué aucun voisin. Elle n'a blessé personne, ni fait de mal à qui que ce soit. Sandra est un ange. C'est la plus belle personne que je connaisse. Elle serait la fille d'un saint que ça ne m'étonnerait pas.

- Elle a tué son père ! dit Mylène lamentablement. Ce n'est pas rien, quand même.

- Arrête, maman. Tu recommences ! On n'était pas nées. Tu te rends compte de ce que tu dis ?! On était à peine conçues. Dans ton ventre.

Mylène avait détourné la tête. Une personne normale aurait abondé aux arguments de sa fille, se serait conspuée en excuses, se disant : qu'elle affabulait. Mais Mylène Dalmasso était folle. Et à ce titre, il y avait des sujets dont on ne pouvait pas parler avec elle.

Cendrine changea de sujet de discussion :

- Est-ce que je peux te raconter ce que je fais, maintenant ? J'ai trouvé un poste d'hôtesse, dans une agence de placement: « Bella Riviera ». On organise des réceptions pour les hommes d'affaires, on fait des visites de la région pour de riches touristes. Je suis invitée sur des yachts, dans les palaces. J'utilise mon don pour les langues. J'ai l'impression de comprendre n'importe qui, même quand on me parle de la façon la plus bizarre ! C'est rigolo.

Mais Mylène regardait ailleurs, plongée dans ses pensées, en proie à ses démons. Et lorsque Cendrine se désespéra de parler, et se tut, il y eut un moment de flottement, d'attente, avant que sa mère se tourne vers elle, avec un regard très froid :

- Le diable a pris ton père... pour me montrer l'étendue de sa mainmise ! Je lui ai vendu mon âme pour avoir un enfant, et il m'en a donné deux. Il m'a dit qu'il en garderait un pour lui. Il a tué ton père ! Tu te rends compte de ce que ça veut dire ? Chaque contrat signé avec lui est un contrat de malheur.

- C'est insensé. Tu veux que je te dise vraiment... Pour nous, c'est toi, le diable ! Pour nous, il n'y a que toi qui nous fais du mal.

Cendrine vit le visage de sa mère se décomposer, comme si la vérité profonde de toutes ces dernières années lui était apparue soudain, clairement, devant les yeux.

- Maman, rajouta Cendrine en se calmant. Ça fait six ans que tu es hospitalisée. Des criminels dangereux ne sont pas condamnés à autant de temps en prison. Et tu ne sortiras jamais, si tu persistes à déclamer des... absurdités pareilles.

Mylène Dalmasso tenta de répliquer. Au lieu de quoi, elle fondit en larmes. L'infirmier, Éric, se rapprocha d'elles, s'agenouilla et lui parla à voix basse, essayant de la réconforter :

- Ca va aller, Mme Dalmasso. Il ne faut pas vous mettre dans ces états. C'est un jour heureux ! Votre fille est venue vous voir.

- C'est bon, lui dit Cendrine gentiment. Je m'en occupe.

Éric se releva, s'éloigna, reprenant une distance adéquate. Pour lui, c'était presque inconcevable d'imaginer une jeune femme aussi belle que la fille Dalmasso, placée dans une telle situation, avec une mère folle, voyant en toute chose l'action du diable. Mais... il savait que les troubles psychiques étaient de toutes sortes, y compris les plus irrationnels. Dès que le cerveau est atteint, plus rien n'est normal.

Cendrine regarda l'infirmier reprendre son poste contre le mur, réfléchissant à ce qu'elle pouvait encore dire à sa mère. Elle aurait bien tenté des arguments absurdes, mais elle craignait que ce soit une bêtise. Comme jeter de l'huile sur le feu.

Alors elle lui confia :

- Maman ! Tu sais, je te l'ai déjà dit, je suis toute prête à te croire, à croire à l'action... du diable. Parce que, eh bien, tout ce qui nous est arrivé au cours de ces dernières années porte parfois la marque du... oui, peut-être du Mal. Mais... vouloir tuer ses propres enfants, voilà ce que je ne comprends pas. Nous t'aimons, Sandra et moi. Nous ne sommes pas parfaites, mais au moins tu nous as. Tu as payé très cher pour nous avoir. Très cher, non ? Profites-en, merde ! Vis, sors de là, retrouve un peu foi en l'existence. Et laisse-nous une chance d'écrire notre propre destin. Une mère, ne peut pas vivre à la place de ses enfants ! C'est pas possible, maman.

Mylène s'était lentement recroquevillée au fond de son fauteuil, atterrée par ce qui se passait. Ça aurait dû être un tel plaisir de revoir Cendrine, et ses pensées calomnieuses lui gâchaient tout. Tout ça parce que :

- Le diable est venu me voir, cette nuit, lui avoua sa mère dans une posture infantile. Au sommet du mur. Il ricanait. Il savait que tu allais venir. Il voulait me faire enrager, se moquer de moi. Je me suis jurée de ne pas lui laisser mon âme. Et pourtant, il fait ce qu'il veut !

- MYLÈNE ! cria Cendrine excédée.

Comme un serpent furieux, sa mère fut contre elle, et elle l'aurait presque frappée. Mais elle parvint à se retenir :

- Ne m'appelle jamais comme ça ! Même ici, je reste ta mère. Je ne suis pas un bébé... et...

Cendrine se leva. Elle n'avait même pas eu peur. Comme si ça avait pu encore la surprendre ! Elle lui tourna le dos, se dirigea vers l'infirmier. Éric releva la tête et s'avança.

- ATTENDS ! lui cria sa mère (et elle pensa: « Salope! »).

Cendrine s'arrêta, se demandant quelle autre folie la vieille allait encore lui sortir. Mylène se leva, et en claudiquant, elle arriva contre sa fille. Elle la prit dans ses bras. Cendrine posa une main sur celles de sa mère, jointes autour de son ventre. Éric détourna la tête.

- Il faut que je trouve les mots pour m'expliquer, lui murmura Mylène. Toi, peut-être que tu me... comprendras. Je ne vous veux aucun mal. Ni à toi, ni à ta sœur. Je me demandais à l'instant pourquoi il était là, cette nuit, à me torturer encore. Et, je crois que j'ai compris. Vous êtes grandes, maintenant, deux belles femmes. J'imagine que ta sœur est en tout point comme toi.

- Tu nous verrais toutes les deux ?!

- Un jour. Peut-être, murmura Mylène. Ecoute... et essaie de comprendre ce que je ressens : vous êtes nées du mal, et vous êtes femmes. As-tu pensé que vous pouviez donner naissance à un mal plus grand encore que celui qui vous enfanta ?

Cendrine sentit comme une douleur et un manque, au milieu de son ventre :

- Un bébé ! murmura-t-elle.

- Oui, vous pouvez donner la vie à présent, porter l'antéchrist dans vos entrailles, ou un enfant qui deviendra le prochain dictateur, ou un magnat de la bourse qui renversera d'une série de faillites toutes les économies mondiales.

Cendrine aurait dû répondre quelque chose un : « Maman, ici c'est Nice, juste une grande ville de France, au soleil. Qu'est-ce que tu crois qu'il peut bien arriver, ici ? ». Mais au fond d'elle-même, elle avait été frappée par la révélation de sa mère. Oui ! Elle enfanterait bientôt un fils, et le diable en ferait son plus grand suppôt.

Cendrine baissa la tête pour cacher un sourire derrière le rideau blond de ses cheveux.

- Je ne le laisserai pas vous prendre, dit sa mère. C'est un dupeur. Il ne se contentera pas d'une, il voudra vous avoir toutes les deux. Et je l'en empêcherai. Je sortirai d'ici, et je lui reprendrai mon âme. De gré ou de force.

Cendrine se retourna et prit sa mère dans ses bras :

- Je sais, maman. Tu feras ce qui est le mieux pour nous !

Le visage de Mylène esquissa un sourire, avant de se bloquer, et de redevenir inexpressif, comme si elle avait déjà basculé... ailleurs, dans une autre lutte, un autre temps.

- J'ai rendez-vous avec le médecin, lui dit Cendrine.

Et voyant que sa mère ne réagissait plus, impassible après avoir épuisé ses dernières forces, elle fit un signe à Éric. L'infirmier s'approcha et proposa son bras à Mylène. Ils s'éloignèrent vers les cellules d'isolement.

Un enfant !

Elle n'aurait jamais imaginé, si jeune, le désirer avec une telle force. Elle ne connaissait rien aux jeux de dupes, mais elle se demandait si ça ne pouvait pas entrer dans ses plans. Par lui-même, le démon ne pouvait rien. C'était aux hommes de faire tout le boulot. Lui, les manipulait dans l'ombre.

Vingt minutes plus tard, elle quittait l'hôpital, s'arrêtant devant l'unique ouverture dans le mur d'enceinte, une loge de surveillance, une barrière relevée et un feu rouge. Une voie rapide passait juste devant, le long du fleuve, avec un arrêt de bus. La jeune femme se retourna et regarda le bâtiment, cet endroit qui retenait sa mère. L'entrevue avec le Professeur Lamprois avait été rapide: « Pas d'amélioration, Mlle Dalmasso. Et des rechutes régulières. Il y a de fortes chances qu'elle ne ressorte jamais de cet hôpital ». Cendrine lui avait remis alors des documents juridiques, concernant la mise sous tutelle de sa mère. Leur beau-père avait enfin obtenu la reconnaissance totale de l'incapacité de son épouse. Dès aujourd'hui, même légalement, elle ne pouvait plus rien faire.

Le cas Mylène Dalmasso était réglé.

Un bruissement de moteur, puis de freins, et une moto vint se garer devant elle. D'un coup d'œil, Cendrine analysa ce qui arrivait là. Un corps bien charpenté, dans une tenue en cuir rouge et blanche, des bandes noires, un casque dans les mêmes tons, dont la visière se souleva sur un visage un peu compressé, mais avec un grand sourire. Le faciès d'un homme mature.

- On vous dépose quelque part, mademoiselle ?

Cendrine fit deux pas, le temps d'admirer la belle bécane. Un gros engin, racé, bien qu'elle n'y connaisse pas grand-chose. Kawasaki Ninja, était écrit sur la carlingue.

- Vous n'êtes pas trop vieux pour les demoiselles ? demanda-t-elle.

- Je me suis pas posé la question, répondit le gars. Le feu était au rouge, c'était l'occasion rêvée de s'arrêter et de vous proposer de monter.

- Je vous taquine, répondit-elle avec un sourire éblouissant avant d'enchaîner avec une moue innocente.

- Montez ! Ça va repasser au vert !

Cendrine enjamba la machine démoniaque, et se serra contre le dos puissant de ce cavalier impromptu, elle l'étreignit et ne le lâcha plus. Ce n'était sûrement pas un gars comme ça qui ferait un père acceptable. Mais, elle n'était pas pressée.

La moto vibra, se souleva sur la roue arrière d'une petite dizaine de centimètres, lui arrachant un cri. L'engin fonça sur la voie rapide.